



Grand corps malade

Bernard Bougenaux¹
Artiste peintre

“Grand corps malade” est un slammeur. C’est le surnom que s’est donné un jeune sportif français victime d’un grave accident corporel qui l’a laissé handicapé. Ce pourrait être aussi celui de la société française qui n’en finit pas de souffrir de son chômage de masse, de ses banlieues, de sa violence, de sa politique urbaine, de son système éducatif, de son passé, de sa culpabilité post coloniale, de sa justice trop laxiste ou (et) trop sévère, de son personnel politique, de sa grandeur passée, mais, plus grave encore car il s’agit de son avenir, de sa jeunesse. Telle une société vieillissante, nostalgique d’une grandeur fantasmée, effrayée de soupçonner sa propre mort à travers l’image d’une jeunesse qui ne respecterait rien, ni l’ordre ancien, ni même l’angoisse d’un monde obsédé par l’idée de sa finitude.

État des lieux

Il ne s’agit pas seulement d’une crise², état parfois violent mais toujours temporaire. Le terme est rassurant car il annonce une possible “sortie de crise”, mais ce qui nous préoccupe et concerne tout particulièrement les plus jeunes est un mal plus profond, installé, qui prospère.

Quelle est donc cette société qui manifeste de la défiance à l’égard de sa jeunesse, qui ose proposer d’accueillir les enfants en les couchant dans des fichiers pour les faire suivre, le cas échéant, par des bataillons de pédopsychiatres dès l’âge de trois ans, plus tard par la police et les tribunaux s’ils s’avèrent par trop déviants ?

Pour répondre à ces interrogations et tenter de faire quelques propositions concrètes qui ne s’évaporent pas dans le ciel des concepts, il convient de faire préalablement un bref état des lieux.

Même si, pendant la période d’euphorie économique dite des trente glorieuses, la notion de progrès n’était pas fondamentalement remise en cause, l’histoire du 20^e siècle conduit à une critique de plus en plus radicale de ce concept.

La mal nommée “grande guerre” qui, grâce aux “progrès” de l’armement, a fauché dans son devenir, une génération, l’avènement de la guerre nucléaire et ses effroyables conséquences, puis les catastrophes dites pudiquement “technologiques” dont celle de Tchernobyl ont profondément modifié le regard que nous portons sur la science et les technologies.

Publié en 1986 mais seulement en 2001 en France, alors que le nuage de la centrale nucléaire soviétique survolait l’Europe, l’ouvrage d’Ulrich Beck “La société du risque” montre à quel point notre époque inaugure une société qui se méfie de l’avenir.

Dans son récent ouvrage, « La contre-démocratie », Pierre Rosanvallon analyse cette nouvelle donne et en décrit les effets :

(...) “L’entrée dans un monde économique moins prévisible, parce que régi par un système d’interactions plus ouvert et plus complexe, participe aussi de cette façon à la montée en puissance des attitudes de méfiance, largement articulées dans ce cas sur un sentiment plus large d’impuissance des politiques publiques³.”

Plus loin, il évoque des mécanismes de type sociologiques.

“Dans une société de l’éloignement, pour reprendre la formule de Michel Walzer, les bases matérielles de l’établissement de la confiance sociale s’effritent; les individus se fient moins les uns aux autres parce qu’ils ne se connaissent plus assez⁴.”

“Le problème contemporain n’est pas celui de la passivité, mais de l’impolitique, c’est à dire du défaut d’appréhension globale des problèmes liés à l’organisation d’un monde commun⁵.”

Dans un article intitulé “Génération sociale”, contribution à “la France en mutation 1980-2005”⁶, le sociologue Louis Chauvel, autre diagnosticien attentif aux problèmes de notre société, s’intéresse plus précisément aux difficultés rencontrées par les jeunes générations et sa lecture n’a rien de rassurant :

“Cette évolution de la valeur sociale des générations nous fait passer d’une valorisation relative des générations les plus récentes, d’un avenir positif dans lequel nous pouvions investir, à une valorisation relative de la protection de la stabilité des adultes et des personnes âgées, fut-ce au dépens des jeunes.”

“Le raté de la socialisation des nouvelles générations sacrifiées fait d’elles des adultes déstabilisés qui, même s’ils ont à leur tour des enfants à charge, voient leur taux de chômage

1. Ancien avocat, Bernard Bougenaux est artiste-peintre.

2. CRISE : Med. Moment d’une maladie caractérisé par un changement subit et généralement décisif, en bien ou en mal V.Phase (critique)...³ par anal. phase grave dans l’évolution des choses, des événements, des idées. (Petit Robert édition 1991)

3. “La contre-démocratie” P.17

4. ibid. Page 18

5. ibid. Page 29

6. Éditions Sciences Po 2006

rester beaucoup plus élevé et leurs salaires stagner anormalement bas quand on les compare avec ceux des générations qui les avaient précédé."

C'est ce qu'il nomme "effet de scarification" : les difficultés rencontrées par les nouveaux entrants dans la population active se répercutent dans l'avenir. Les jeunes générations défavorisées n'opèrent pas de rattrapage en raison "d'une sorte d'effet d'hystérésis à long terme" "que nous pouvons appeler "cicatrice" ou "effet de scarification, puisque le handicap semble définitif."

"Le problème actuel de transmission générationnelle vient d'un manque de correspondance entre les valeurs et les idées que reçoit la nouvelle génération (liberté individuelle, réussite personnelle, valorisation des loisirs, etc.) et les réalités auxquelles elle sera confrontée (centralité du marché, hétéronomie, pénurie, manque d'emplois intéressants, ennui, etc.)."

Et comme le monde politique ne fait pratiquement aucune place aux jeunes générations, celles-ci, dépossédées du pouvoir d'agir démocratiquement sur le monde, connaissent une profonde désespérance et soutiennent de moins en moins un système qui les ignore. "Le comportement politique des jeunes, caractérisé par l'éloignement des institutions et par une instabilité plus forte, voire par des penchants à une violence spontanée, a un côté rationnel : **pourquoi soutiendraient-ils un système dans lequel leur place n'est absolument pas claire, que ce soit dans le présent ou l'avenir ?**"

Ces constats ne sont pas réjouissants, d'autant moins qu'ils sont documentés, argumentés, qu'il ne s'agit pas de prophéties catastrophistes, mais bien d'une réalité à laquelle, si l'on veut bien ouvrir les yeux, nous sommes confrontés au quotidien.

La défiance généralisée est devenue routinière, tant à l'égard des politiques - "tous pareils" - de tous les médias - "ils disent ce qu'ils veulent" - des étrangers, ce qui est moins nouveau ; Quant à l'avenir, il ne promet plus d'être radieux depuis longtemps.

Autre observateur critique de la société française, Olivier Rey est l'auteur d'un ouvrage récent "une folle solitude"⁷. Le prétexte en est une singulière interrogation sur le changement d'orientation des poussettes pour enfants depuis le début des années 1970. A l'origine, l'enfant et l'adulte se font face, puis ledit changement s'opère, massif, les enfants sont orientés vers l'avant.

Partant de ce constat, l'auteur engage une réflexion sur l'évolution des représentations collectives de l'individu et partant, des images qui seront transmises aux jeunes générations. Ce changement d'orientation traduirait une forme de désengagement du monde adulte sur fond de fiction d'autoconstruction de la personne.

Les théories apparemment généreuses ayant pour projet la libération de la créativité des enfants, l'image de l'enfant qui doit se construire par lui-même, induisant un apprentissage précoce de l'autonomie, n'impliquent pas une forme d'abandon et cette liberté donnée aux jeunes ne les disposerait-elle pas plus à la consommation qu'à un réel libre arbitre qui suppose, au préalable, l'apprentissage difficile de la maîtrise des pulsions ?

Le changement d'orientation du regard des enfants ne serait donc pas destiné à leur faire découvrir le monde, mais peut être, inconsciemment éviterait aux parents d'être interpellé par ces visages qui nous rappellent à notre responsabilité.

Excessif ? Peut-être. Il n'en reste pas moins que cela fait écho aux propos de Louis Chauvel⁸ : "Depuis vingt ans les jeunes ont servi de variable d'ajustement. Le chômage dans les deux ans qui suivent les études oscille entre 20 % et 33 %. En cas de ralentissement, on stoppe le recrutement, puis on licencie les derniers embauchés. Les jeunes se retrouvent avec des vides sur leurs CV que n'ont jamais connus leurs aînés. La France les a sacrifiés depuis vingt ans pour conserver son modèle social, qui profite essentiellement aux baby-boomers."

Comment demander à ces jeunes de participer avec enthousiasme à un monde atteint d'une sorte de mélancolie dépressive, méfiant de l'avenir et, d'une manière générale de ce qui est inconnu, aléatoire, un monde dans lequel l'enfant et plus encore l'adolescent peuvent être perçus comme étrangers étrangers ? (D'autant plus que certains en ont l'apparence, ces "jeunes à capuches")

Notre inquiétude grandit quand on prend connaissance des solutions proposées par une grande partie des élites actuellement au pouvoir.

La transmission par le fichier et la répression

"Il faut revenir aux valeurs fondamentales qui fondent la vie en société : ses droits et ses devoirs et redonner des valeurs de bien et de mal, de sanctions, dès le plus jeune âge."⁹

Je n'aurai pas besoin d'évoquer la pénible question de la répression pénale des mineurs qui traduit une volonté de remplacer l'aide éducative et l'assistance aux familles par la lutte contre l'insécurité. Je renvoie le lecteur à la lecture du N° 9 du précédent numéro de *Mélanpous*¹⁰ et notamment à l'article très complet d'Alain Bruel, *Proposer aux jeunes délinquants un avenir à visage humain*.

Un pas décisif a été franchi avec le "rapport préliminaire de la commission prévention du

7. Éditions du Seuil 2006

8. Journal *Le Monde*, 6 mars 2006

9. Rapport Benisti, page 18

10. *Mélanpous* n°9, avril 2006.



groupe d'études parlementaires sur la sécurité intérieure" consacré à la prévention de la délinquance, dit "rapport Benisti", du nom de son président, député du Val de Marne, remis au Ministre de l'intérieur en octobre 2004.

Illustré de tableaux et graphiques d'une incroyable indigence sans doute destinés à donner une apparence de sérieux à son contenu théorique, ce rapport envisage apparemment sérieusement le suivi des enfants par tranches d'âges, commençant par "entre 1 et 3 ans" !

Les tout petits ainsi visés sont, on s'en serait douté, ceux "d'origine étrangère" dont les parents "devront s'obliger à parler le français dans leur foyer pour habituer les enfants à n'avoir que cette langue pour s'exprimer." En cas de problème, il faudra notamment engager des actions en direction des pères "qui exigent souvent le parler patois du pays à la maison".

Sont prévus également des suivis médicaux dans les structures de garde de la petite enfance "pour détecter et prendre en charge, dès le plus jeune âge, ceux qui montrent des troubles comportementaux."¹¹

Arrêtons là. Le texte ferait sourire s'il ne démontrait qu'au plus haut niveau de la puissance publique on ne craint plus d'afficher de pareils discours. Quelle conception de l'enfance, quelle humanité! quel monde proposons-nous à ceux que nous sommes censés accueillir !

Bien sûr d'autres actions sont envisagées qui sont parfois très généreuses. Mais il s'agit principalement d'actions d'ordre social ou économique destinées à combler les carences dont souffrent les plus démunis.

Les colloques et autres débats qui ont eu lieu à la suite des "violences urbaines" de novembre 2005 ou des manifestations de lycéens et d'étudiants contre le contrat "première embauche" ont mis l'accent sur les problèmes du chômage de masse qui touche durement les plus jeunes et sur les questions liées aux politiques éducatives et urbaines.

Certaines propositions se sont avérées très généreuses. Il n'en reste pas moins que malgré toutes les initiatives les plus respectables qui ont été mises en œuvre, on ne voit pas très bien comment résoudre l'épineux problème de l'intégration heureuse des jeunes gens dans ce monde déprimé alors que l'enjeu est, ni plus ni moins, l'avenir de notre société.

Mais il ne faut pas pour autant désespérer. Si toutes les tentatives paraissent infructueuses c'est peut-être parce que le diagnostic était erroné. C'est qu'en réalité, il ne s'agit pas seulement d'une question d'emploi, de logement, de rémunération, d'égalité des chances. Pas seulement, car il est bien évident qu'il faut concrétiser le droit au travail, le droit au logement et mettre en œuvre des pratiques destinées à compenser les inégalités les plus flagrantes.

Une société sans désir

Au cours d'un entretien avec Régis Debray, Thierry Baranger évoquait l'importance dans toute transmission, du désir qui anime celui qui transmet.¹²

Or c'est une dimension importante de la problématique que nous étudions. Pierre Rosanvallon et Louis Chauvel évoquent bien cette société de la défiance qui ne voit plus l'avenir comme une promesse mais comme une menace, qui valorise "la protection de la stabilité des adultes et des personnes âgées, fut-ce au détriment des jeunes."

Ils nous décrivent un monde sans désir, sans libido. Et c'est bien là que le bât blesse. Si avoir un emploi ne consiste au pire qu'à survivre et au mieux à satisfaire un certain nombre de pulsions de consommation, quelles motivations vers l'effort et la volonté de transformer le monde au delà de sa propre finitude?

"En France aujourd'hui, 75 % des français pensent que les jeunes réussiront moins bien que leurs parents. Le pessimisme à l'égard de l'avenir individuel et social, ainsi que la perception d'une France en déclin, sont partagés par tous les jeunes et moins jeunes, et quels que soient les milieux sociaux."¹³

Mais on ne saurait se contenter d'un simple constat, fut-il pertinent. Nous devons rechercher des causes et proposer des solutions.

L'absence d'énergie désirante qui semble caractériser notre société, quelles en sont les causes et que peut-on y faire ?

Bernard Stiegler, philosophe, y voit le résultat d'une captation de la libido par ce qu'il est convenu d'appeler les technologies de l'esprit.

"Notre époque est menacée, dans le monde entier, par le fait que la vie de l'esprit, pour parler avec des mots de Hannah Arendt, a été entièrement soumise aux impératifs de l'économie de marché et aux impératifs de retours sur investissement des entreprises qui promeuvent les technologies de ce qu'on appelle les industries culturelles, les industries de programmes, les médias, les télécommunications, et enfin les technologies du savoir, ou technologies cognitives.(...) Ces technologies "de l'âme" ou "de la conscience" auxquelles sont en train de s'ajuster les technologies du corps et du vivant, visent aujourd'hui à contrôler et à façonner hégémoniquement les modes d'existence individuels et collectifs, et ce, à tous les âges de la vie. Or, ce contrôle des existences, qui est un contrôle et une manipulation des désirs des individus et des groupes, conduit à détruire les possibilités mêmes, pour ces individus et pour ces groupes, d'exister : exister, cela ne peut être qu'exister comme singularité. Et plus précisément, ce contrôle détruit le désir des individus et des groupes - ce que depuis Freud on appelle leur énergie libidinale."¹⁴

En bref, l'organisation nouvelle du capitalisme autour de la figure du consommateur

11. Rapport Benisti, page 9

12. Melampous N°8, printemps 2000, page 47 et s.

13. Anne Muxel directrice de recherches au CEVIPOF, in Revue "hommes et libertés", N°135, 3^e trimestre 2005.

14. Manifeste d'"Ars Industrialis", in Bernard Stiegler, Réenchanter le monde, Flammarion, 2006.

canalise nos désirs, épuise notre libido au point de détruire en nous toute capacité d'être désirant.

L'énergie libidinale tarie, il ne reste plus qu'un citoyen consommateur, dépossédé de ses facultés créatrices, qui n'a plus d'autre but que se procurer les moyens de sa consommation. Que peut transmettre cet individu qui ne peut plus donner, mais seulement recevoir.

Les jeunes générations sont parfaitement capables d'inventer de nouvelles formes de socialisations, de recréer de la *philia*, ce désir commun des uns pour les autres "qui permet d'aimer, de s'aimer et de nous aimer, permet de désirer en commun un avenir commun, c'est à dire : de produire de l'unité politique au delà des antagonismes qui sont pourtant la loi de la politique parce qu'ils lui confèrent son dynamisme."¹⁵

Elles ne souffrent pas d'un mal constitutionnel qui les aurait frappées à la naissance. Elles conservent un potentiel désirant qui ne demande qu'à s'exprimer autrement que dans la pulsion qui caractérise la pauvreté libidinale du consommateur passif.

Mais comment créer les conditions favorables à l'activation du désir ?

Ce que peut l'Art

"L'instinct le plus profond de l'artiste va-t-il à l'art, ou bien n'est-ce pas plutôt au sens de l'art, à la vie, à un désir de vie ? - L'art est le plus grand stimulant à la vie : comment pourrait-on l'appeler sans fin, sans but, comment pourrait-on l'appeler l'art pour l'art ?"

Rencontre avec une artiste remarquable

J'ai rencontré Martine Jaquemet à l'occasion d'une exposition collective à laquelle nous participions. Artiste-peintre, elle enseigne en outre les arts plastiques en classes de CM2 ainsi qu'au Lycée d'enseignement professionnel de Thonon les Bains à des élèves âgés de 15 à 19 ans répartis dans quatre classes.

A cette époque, elle avait mobilisé les élèves du LEP sur le thème de l'identité. Chacun devait réaliser son portrait, librement, sans obligation de réalisme, seul le format était imposé. L'ensemble des travaux des élèves devait être exposés dans le grand hall d'entrée du LEP au début de l'année 2006.

Plus intéressant encore, en parfaite complicité avec le tonique directeur de l'établissement, Yves Lamy, il était prévu qu'en ces

lieux, avec les élèves, des peintres professionnels viendraient accrocher leurs propres œuvres et passer en après-midi à des entretiens avec eux. C'est à cette expérience qu'elle m'a proposé de participer.

C'est ainsi que, tous ensemble, nous avons accroché nos travaux et envahi les murs du LEP. Il y avait, en cette veille d'inauguration une atmosphère détendue ; nombreux sont les jeunes gens qui m'ont interrogé sur les tableaux qu'ils découvraient au fur et à mesure que je les accrochais. Quant à moi, j'allais à la rencontre de ceux qui exhibaient leurs portraits.

Le lendemain, nous avons rencontré les élèves des quatre classes autour d'une vidéo leur montrant nos pratiques picturales et à propos de notre "vie d'artiste". Je dois avouer que j'ignore ce que j'ai pu, concrètement, leur transmettre, mais ce qui est certain, c'est qu'ils ont vu notre enthousiasme sincère et désintéressé, notre désir de partager la joie, même parfois douloureuse, que nous avons à créer des formes inconnues.

Les œuvres des élèves et les nôtres sont restées aux murs du hall d'entrée pendant cinq semaines sans autre protection qu'une corde symbolique qui attirait l'attention des regards sur la fragilité de nos travaux.

Est-il besoin de préciser qu'aucune dégradation, même infime, n'eut lieu.

"Je leur offre ma singularité, ma rigueur, mon travail. Une image de l'artiste comme aimant le monde, donc généreux avec les autres (...) Je les aime tous et tous voient que je viens par plaisir (...) ce sont des jeunes adultes que j'ai décidé d'aimer."

C'est le credo de cette artiste qui fut la conclusion de notre entretien. Enseigner ? Un peu court. Faire advenir, certainement. Quelque chose de l'ordre d'une connaissance de soi, d'une prise de conscience de soi, de sa singularité, de son autonomie possible, de son devenir ensemble, de sa faculté d'aimer, notamment parce qu'on est aimé.

En règle générale, les élèves souhaitent apprendre à bien représenter ce qu'ils voient. Ils veulent savoir dessiner, faire des perspectives, faire preuve de compétences techniques.

Sans doute seront-ils surpris d'apprendre que bien dessiner ou bien peindre n'a aucun sens en matière artistique, que, comme le beau et le laid, ce ne sont que concepts qui reflètent les valeurs morales d'une société donnée à un moment donné de son histoire.

"Pour que son génie apparaisse, il faut qu'il cesse de plaire" écrit André Malraux à propos de Goya.¹⁷

Quand Goya grave les "caprices", il brise le trait de l'arabesque, détruit les valeurs de son temps. Il ne dessine pas "bien".

15. Bernard Stiegler, *la télécratie contre la démocratie*, Flammarion, 2006

16. Friedrich Nietzsche, *le crépuscule des idoles*, trad. H. Albert, coll.10/18

17. André Malraux, *Saturne*, nrf, 1950 p.31



Picasso moqué en son temps par les tenants du *“beau travail bien fait”*, de l'ordre, de l'application, bref du laborieux, qui s'esclaffaient, *“un enfant en ferait autant”*, comment dessinait et peignait-il ?

Mais les élèves, séduits sans doute par cette idée d'être artistes à bon compte seront une deuxième fois surpris d'apprendre que pour ne pas *“bien dessiner”*, il faut travailler bien plus encore, que la création artistique suppose une technique qu'il faut prendre le temps d'acquérir.

A l'enfant ou l'adolescent qui lui montre un premier jet satisfaisant son ego, Martine Jaquemet va l'interpeller sur ses capacités à chercher plus loin, à ne pas s'en contenter.

Et c'est là son honneur de ne pas se satisfaire de flatter cet enfant qui a peut-être *“bien fait”* mais de l'amener à découvrir en lui des compétences qu'il ne soupçonnait pas, aller vers d'autres formes, d'autres territoires.

Et, s'il se prend au jeu de croire en ses propres capacités créatrices, cet enfant se donnera les moyens de l'aventure artistique, c'est à dire en y consacrant du temps, pris sur d'autres activités.

Sachant que le dessin, la peinture, ne sont que des moyens mis à sa disposition et non des finalités, il apprendra, dans un même mouvement à exprimer un désir tout en comprenant que pour le réaliser il faut intégrer des règles et savoir les dépasser.

Les élèves de Martine Jaquemet apprennent que le dessin est la structure, la grammaire qui leur permettra de s'exprimer, ils intègrent inconsciemment que la construction est partout, jusqu'à leur construction propre. C'est parce que le geste artistique réunit désir et moyen de le réaliser qu'il n'est plus nécessaire de passer par les catégories aliénantes du beau et du laid.

Ils ont, en outre, devant eux un adulte qui ne leur impose pas l'apprentissage bête et discipliné de règles déjà écrites, ni ne les flatte en leur faisant croire que le monde leur appartient du seul fait de leur jeune présence au risque de tant de désillusions et de rancœurs.

Le travail d'une artiste, le volontarisme d'un directeur de Lycée d'enseignement professionnel (LEP) ne suffisent pas, bien sûr, à transformer une société languissante en megamachine désirante à l'énergie bouillonnante.

A la fin de l'exposition chacun est reparti vers ses préoccupations quotidiennes. A la fin de l'année scolaire, chacun va sur son propre chemin. Certains auront peut-être gardé un souvenir de cette expérience commune et voudront dans leurs vies, privée et professionnelle, mettre en œuvre les pratiques existentielles sous-jacentes à l'enseignement que Martine Jaquemet leur a dispensé.

Peut-être. Ce serait réjouissant d'avoir rendu quelques cerveaux indisponibles aux pratiques commerciales de Patrick Le Lay¹⁸. C'est un objectif, certes, mais nous n'avons pas d'obligation de résultat. Seulement, et c'est l'essentiel, le devoir absolu de permettre aux possibles d'advenir, de vivre sans violence ni frustration à contre-courant de ce monde informe.

Bien sûr, la transposition de la démarche artistique à d'autres domaines de l'existence n'est-elle pas évidente.

De nombreux artistes eux-mêmes se sont compromis avec le marché lénifiant et abêtissant des biens de consommation, d'autres en réaction destructrice ont sombré dans le cynisme et la provocation non constructive.

Mais nous sommes encore nombreux à savoir que toute surface vierge est riche de rencontres à venir.

L'art a notamment pour fonction de transformer les pulsions en énergie créatrice, c'est un exemple concret à mettre en œuvre par qui veut bien comprendre que la beauté du monde n'est pas donnée et qu'il faut se donner les moyens de la faire advenir.

Et nous sauverons peut-être nos enfants. ■

18. Patrick Le Lay, PDG de TF1, avait affirmé en 2004, dans un livre *“les dirigeants face au changement, publié aux éditions du 8^e jour : “Or, pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est à dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible (...).”*